



qui, en pratique, n'est pas ouverte au développement intégral de l'homme. » [7] Développant chacune de ces notions, il a écrit ainsi l'histoire sociale : « L'histoire sociale est l'histoire de ce peuple qui n'a plus de soupçonner incompétents, voleurs, sans conscience, sans plan, sans projets. De ce peuple désorienté qui aspire aux temps merveilleux de la colonisation où il y avait de l'organisation, du travail et de l'argent (à l'époque). C'est l'histoire de développement des pays administrés pompeux où des petits bourgs sont rattachés par des lois de grandes villes. C'est aussi des pays où la paperasserie occidentale s'accumule et donne l'illusion d'une machine qui marche. Les bureaux sont envahis par un nombre incalculable de fonctionnaires mis là parce qu'ils existent ailleurs. Au lieu de créer du travail, on crée d'abord un fonctionnaire. » [8] Rupture avec la sainte obéissance. Rompant avec la sainte obéissance qui veut qu'on ne critique pas « l'Église », l'abbé Michel Kayoya dénonce la Religieuse, cette religion instinctive, stérile, manteau du Dimanche, manteau emprunté, cette charité superficielle, charité-aumône, une charité qui a peur d'attaquer de front les causes réelles du sous-développement. » [9] À Mieux, l'abbé Kayoya a une certaine vision de l'œuvre missionnaire. Il a écrit : « Le Légalisme s'installe. Le moralisme bouche les yeux de ce peuple à l'égard de la vie. Le simple se contenta de l'humilité et de la patience. Le riche se débrouilla avec l'aumône (à l'époque). Ils arrivaient en Afrique pour des objectifs purement humains. La corruption se cachait dans les principes à l'égard de la vie. La domination temporelle se servait de la domination spirituelle. » [10] Dénonciation de l'intelligence burundaise. Partant de son exemple, l'abbé Kayoya a écrit que l'enseignement reçu au Burundi était un enseignement qui connectait de la réalité burundaise et surtout éloignant l'intellectuel de son peuple. « Je ne me rappelle pas d'avoir appris à aimer mon peuple. Je ne me rappelle pas avoir appris à sortir mon peuple du sous-développement. » [11]. C'est pour cela que l'intellectuel burundais a raté sa mission. L'intellectuel a perdu les valeurs (la rectitude du jugement, la persévérance, le souci de l'indépendance, la maîtrise des situations, la foi dans l'homme, la confiance dans l'effort) pour courir après des réalités futiles (perles d'Arabie, cigarette, le Whisky, les sacs, la maison de l'État) qui ont contribué à distraire le peuple et à l'abandonner. [12] À l'abbé Kayoya ces hommes intellectuels burundais : « Ils n'ont plus le temps de vivre. Ils ramassent tout ce qu'ils rencontrent. Ils courent à l'aveuglette vers des idées qu'ils qualifient de savoir. [à l'époque] Pour nos rejetons, savoir c'est se remplir de représentations, savoir dévorer ce qu'ils ramassent chez ces Blancs qui leur tentent le cœur. » [13] Quant aux femmes dites évoluées, Kayoya a écrit qu'elles : « Tous les modes bizarres importés ont dépouillé nos sœurs et de leur majesté, et de leur grâce et de leur sagesse de femme et de mère. Un bouleversement s'est opéré dans nos vies de femmes envoiées. L'évoluée n'est plus appréciée comme l'homme qui EST mais comme celui qui A. » [14] L'abbé Michel Kayoya. Dans ses deux livres, l'abbé Kayoya appelle les Burundi à un retour sur eux-mêmes pour retrouver leurs valeurs perdues lors de la rencontre brutale avec l'Occident par la colonisation, les idéologies européennes (capitalisme et communisme) et même le christianisme. Pour exprimer ces valeurs sans les dénaturer, il les garde dans sa langue maternelle, le Kirundi, il préfère ne pas les traduire pour ne pas les appauvrir. La traduction que je propose est juste pour en donner une idée. Selon le Cercle saint Paul [15], Imana (Dieu), Iteka (dignité), Ubufasoni (politesse, noblesse), Ubutungane (justice, droiture), Ubuyeyi (maternité et paternité dans le sens de dignité) se résument dans le terme Ubuntu. Ce dernier terme signifie à la fois : humanisme, bonté, générosité, compassion, sagesse agissante, affabilité et amabilité, gentillesse dans le sens d'amour conscient et désintéressé. En tant qu'homme, chrétien, père, l'abbé Michel Kayoya a défini ainsi sa mission : « Aimer l'homme, a écrit-il, c'est le rendre sain, conscient, éduquer, développer en lui ses sentiments de solidarité, le rendre digne, libre, capable de répondre à son destin infini. » [16] Ainsi donc la vocation de tout homme se résume dans ce paradigme : Construire sa vie et la vie des autres, c'est la loi de l'homme qui veut mener à bien le laps de temps dont il a conscience et dont il vit. Quant au bonheur, il n'est pas un fruit à cueillir. C'est un fruit qu'on cueille. C'est un fruit qu'on mûrit, une fleur qu'on sème, arrose, taille dans le don que dans la réception. » [17]. Et il conclut ainsi son message : « Pour nous, dans notre vigoureuse démarche vers la construction d'un monde à la taille de l'Univers, il ne s'agit pas de vivre sans vivre, ne s'agit pas d'admettre seulement des valeurs spiritualisantes de vivre sans regarder la vie en face. De nous laisser tomber par le poids de nous-mêmes. Il nous faut un engagement, une mise en question. Des sacrifices. Une décision voulue. Autrement l'Histoire cherchera avec peine notre passage dans le monde des humains. » [18] La pensée de l'abbé Michel Kayoya dans la littérature. Au cours de notre recherche, nous avons pu prendre connaissance de quelques travaux académiques (il y en a peut-être d'autres) qui ont consacré son œuvre ou qui y font allusion. Il s'agit de Charles Karikurubu, « Le dilemme culturel vu par Michel Kayoya, Cheikh Hamidou Kane et Ousmane Socé. Mémoire inédit, Bruxelles, Université Libre de Bruxelles- 1980. » Joseph Ntamahungiro le cite longuement dans son mémoire « L'engagement chez Gabriel Marcel et dans la Philosophie noire », Mémoire de Licence présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg (Suisse) pour l'obtention du grade de Licencié en Lettres, Fribourg, 138 p.- 1986. Jacques Hatungimana, « Le bilinguisme kirundi-français ou la recherche d'une écriture dans l'œuvre de Michel Kayoya ». Mémoire dirigé par Claude Frey et Pierre Nkanira, Université du Burundi, Département de Langue et Littérature françaises, 167 p.- 1992. Janvier Nhimana, « Commentaire et essai de détermination du genre de l'œuvre de Michel Kayoya », Mémoire inédit, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain. - 2003. Mgr Joachim Ntahondereye (sous la direction de), « L'humanisme de Michel Kayoya. Pour une paix dans la dignité au Burundi ». Bujumbura, Centre Ubuntu, 120 p.- 2006. Malaika Macumi, « Écriture de l'Histoire et du témoignage dans la littérature francophone africaine : l'exemple du Burundi » (1962-1965). Lire l'analyse - 2006. J. Chrysostome Minani, « L'amour : un défi moral pour la réconciliation d'un peuple divisé ». Le cas du Burundi. Mémoire de licence en Philosophie, Université Catholique de Lille, 178 p. L'aujourd'hui de l'héritage de l'abbé Michel Kayoya. Comme le note Joachim Ntahondereye dans son ouvrage : « les cerveaux de ce crime oubliaient que, difficilement, l'on étouffe jamais la voix des martyrs de la liberté. C'est souvent quand on pense les avoir muselés qu'ils deviennent plus éloquents et que leur voix se fait entendre. En tant que tel, Kayoya n'a certainement pas encore dit son dernier mot. » [19] Effectivement, l'abbé Michel Kayoya n'est pas mort définitivement puisque sa pensée continue à faire des émules. A titre d'exemple

deux livres longtemps mis à l'index ont été publiés en 1971. Ils viennent d'être traduits en une nouvelle langue. Nous avons signalé plus haut les travaux académiques qui ont été consacrés à sa pensée. 3) À la fin de 1992, une douzaine de prêtres, de pasteurs, de professeurs et d'administratifs Hutu et Tutsi se sont mis ensemble pour fonder l'Association Iragi rya Michel Kayoya (I.M.K.A : L'Heritage de Michel Kayoya) [21]. L'IMK n'a pas pu accomplir ses objectifs suite à l'assassinat et à l'expulsion de ses membres, lors de la grave crise qui secoua le Burundi en 1993. 4) En Italie, des Burundais ont continué l'Heritage de l'Abbé Michel Kayoya en créant le Studi Michel Kayoya (Centre d'Études Michel Kayoya) qui durera jusqu'en 1995. 5) Sans porter son nom, deux initiatives de nommées Centre Tujâmbuntu (Allons vers l'Ubuntu) et Ubuntu sont nées respectivement à Gitega (Burundi) pour continuer à répandre son message. 6) Elles sont à l'origine de deux prêtres burundais, Epitace Ntawanka (Gitega, +) et Emmanuel Ntakarutimana (Bujumbura). 7) Le 29 janvier 2005, une trentaine de Burundais et d'Européens ont repris le flambeau en créant à Aix-La-Chapelle (Allemagne) la Fondation Michel Kayoya (FMK) dont l'objectif premier est de « soutenir l'évolution de la démocratie et d'une paix durable au Burundi ». 8) Enfin, nous écrivons ces lignes, nous apprenons que le Service Culture du Projet Iwacu du Centre d'Échanges Bego-Burundais (CEBB), une association sans but lucratif burundaise basée à Bruxelles mais l'action se mène au Burundi, vient d'organiser le lancement du « Prix Michel Kayoya » [22]. En clair, la pensée de l'Abbé Michel Kayoya est d'actualité. C'est ce que rappelait le Frère Emmanuel Ntakarutimana lors des préparatifs du lancement du Centre Ubuntu. Il justifiait ainsi le lancement de ce projet : « À l'Après 7 ans d'une crise socio-politique de blessures historiques profondes ainsi que des conséquences des mutations historiques liées à la globalisation et aux mouvements de démocratisation créant une nouvelle conscience dans les populations, tous les Burundais et tous les habitants de la région des Grands Lacs ont été touchés et affectés d'une ou d'une autre façon. Les disparitions humaines, les destructions des infrastructures et les peurs paniques que tout cela a générées ont conduit à un effondrement des fondements éthiques et des blessures historiques profondes qui nécessitent un travail long et patient de thérapie sociale en vue de la reconstruction des personnes et des biens ». Pour faire face à cette situation, le Centre Ubuntu se fixait comme objectifs un « travail de reconstruction de la société burundaise à partir de la valeur Ubuntu et des autres culturelles et religieuses ». Il s'agit de « promouvoir les techniques de healing process pour une thérapie de « renforcer le lien générique entre Vérité-Justice-paix » et de « développer une vision de dialogue qui dépasse les différences de confessions religieuses, de partis politiques, d'ethnies, d'origines régionales et de sexe dans les interventions » [23]. En guise de conclusion Comme l'a écrit Edwy Plenel sous le beau titre « Ubuntu », ce mot d'ordre nous devrions le faire. Il est si riche que les linguistes appellent à la rescousse une foultitude d'autres mots pour en dire les nuances. "Ubuntu", soit en langue savante : "la qualité inhérente au fait d'être une personne avec d'autres personnes". Quand il l'emploie dans son autobiographie, Nelson Mandela le traduit en anglais par fellowship, littéralement camaraderie ou, dans le contexte, concitoyenneté. En fait, "ubuntu" dit bien plus, bien au-delà : une manière d'être humain, une façon de se conduire en humain, une pratique de l'humanité mutuelle. Aussi, loin d'être réductrice, la traduction de Mandela est au cœur de l'invention politique sud-africaine, cette réponse sans précédent apportée par les militants antiapartheid à la question posée par toute libération : comment vivre ensemble après la haine après la guerre civile, après le crime contre l'humanité ? Comment refaire lien où il n'y avait que séparation ? [24] Pour Mandela donc cité par Edwy Plenel, il s'agit de libérer l'opprimé et l'opresseur. « Ma faim de liberté propre peuple devint une faim de liberté pour tous les peuples, les Blancs et les Noirs ». Quand je sortis de prison, telle fut alors ma mission : libérer à la fois l'opprimé et l'opresseur. La vérité, c'est que nous ne sommes pas encore libres ; nous avons simplement acquis la liberté d'être libres. [25] En d'autres mots, il faut que l'esclave libère le maître, le contrat social, c'est-à-dire rompre avec la culture politique de la violence générée par l'injustice de l'apartheid. Coupables et victimes ont donc été invités à se faire face, dans une confrontation où se joue le respect à venir. L'amnistie générale, qui vaudrait amnistie, était exclue. Seuls des actes particuliers, mettant en cause la relation concrète entre êtres humains, étaient amnistiables, à condition qu'ils soient pleinement reconnus par leurs auteurs. [26] N'est-ce pas le message que l'Abbé Michel Kayoya nous adresse à la fin de « Entre Deux mondes » quand il écrit : « À la fin des chicanes racistes se resorbent dans la sueur du front tendu vers l'œuvre commune Le catholique invite le protestant Le musulman c'est-à-dire le païen L'animiste oublie ses amulettes Le temps est venu au développement ». Joseph Ntamahungiro est journaliste et membre de la Fondation Michel Kayoya [1] Voir sur Sophie Kersten, « Kayoya : un saint prêtre, simple et fraternel », in « L'Humanisme de Michel Kayoya. Pour une paix dans la dignité au Burundi » Éditions Centre Ubuntu, Bujumbura, décembre 2003, p. 115-117 [2] Voir Sophie Kersten, « Kayoya : un saint prêtre, simple et fraternel », article cité p. 117 [3] Mgr Joachim Ntahondereye, « Michel Kayoya : une vie courte mais porteuse d'espoir », in « L'Humanisme de Michel Kayoya », op. cit. p. 16 [4] Stanislas Ngendakumana, « Un prophète à la fin du monde », in « L'Humanisme de Michel Kayoya », op. cit. p. 23 [5] Abbé Michel Kayoya, « Sur les traces de mon père Jeunesse du Burundi à la découverte de valeurs », Presses Lavigerie, Bujumbura, 2ème édition, 1971, 143 p. ; « Entre deux mondes : Sur la route du développement », Presses Lavigerie, Bujumbura, 1971, 151 p. [6] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes. D'une génération à l'autre », Bologne, Avril 2007, p. 182-183 [7] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes », op. cit. p. 50-51 [8] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes », op. cit. p. 103 [9] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes », op. cit. p. 240 [10] Abbé Michel Kayoya, « Sur les traces de mon père », op. cit. p. 98 [11] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes », p. 133 [12] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes », op. cit. p. 77-78 [13] Abbé Michel Kayoya, « Sur les traces de mon père », op. cit. p. 33 [14] Abbé Michel Kayoya, « Entre Deux Mondes », op. cit. p. 79 [15] Revue du Grand Séminaire de Burasira/Burundi [16] Sur les Traces de mon père, op. cit. ; p. 106-107 [17] Abbé Michel Kayoya, « Entre deux mondes », op. cit. p. 37 [18] Sur les traces de mon père, p. 134-135, op. cit. p. 134 - 135 [19] Avant-propos : « Epris d'humanisme pour lutter dans la dignité », in « L'Humanisme de Michel Kayoya », Édition Missionaria Italiana, « Entre deux mondes : D'une génération à l'autre », Bologne, Avril 2007

AbbÃ© Jean Kadende, Â«Lâ€™MidÃ©al et le destin de lâ€™Association â€”Iragi rya Michel Kayoyaâ€™Â Â», in Lâ€™humanis Kayoyaâ€™op.cit.Â p 93-105. Â [22] Nous vous en dirons dâ€™avantage plus tard quand nous aurons des informations plus prÃ©cises.Â Lâ€™essentiel est cette reconnaissance dâ€™une pensÃ©e qui nâ€™a pris aucune ride malgrÃ© les annÃ©es e de lâ€™histoire du Burundi.[23] FrÃ©re Emmanuel Ntakarutimana (op), Â«Centre UbuntuÂ Â», Mouture 3 du 3 septembre 2001, p. 2 et 1[24] Edwy Plenel, Â«Â UbuntuÂ Â», Ce mot dâ€™HumanitÃ©Â Â», Editorial du Journal Le Monde, Paris, 30/12/2004, 2 [25] Nelson Mandela, Â«Â Un long chemin vers la libertÃ©Â Â», Fayard, 1995, citÃ© par Edwy, article citÃ©, p. 1[26] Edwy Plenel article citÃ© p. 1[27] AbbÃ© Michel Kayoya, Entre deux mondes, p. 297Â